

Pages d'autrefois.



Présentation d'un Sabre d'honneur au lieutenant Beauregard.

Extrait de l'ABEILLE du 6 juillet 1848

Une fête patriotique réunissait lundi dernier l'élite de la population des paroisses de St Bernard et Plaquemines à Proctorville, sur les bords du Lac Borgne. Il s'agissait de présenter un sabre d'honneur au brave lieutenant Beauregard. On remarquait parmi les assistants M. Pierre Souté, un de nos sénateurs au Congrès, et M. Charles Gayarré, secrétaire d'Etat. A midi, l'orchestre a fait entendre des airs nationaux, et le héros de cette touchante fête a été présenté aux nombreux amis qui venaient le féliciter sur son heureux retour à la Louisiane. N'oublions pas de dire que les dames, heureuses des lauriers de leur jeune compatriote, étaient en majorité dans l'assemblée. M. Charles Bienvenu, membre de la Chambre des Représentants, a pris la parole au nom des habitants de St Bernard, et a adressé le discours suivant au lieutenant Beauregard: "Je suis fier, monsieur, de la mission qui m'est dévolue en ce jour; et pourtant, elle m'inspire une défiance et une émotion dont j'ai peine à me rendre maître. Tant d'autres eussent mieux dit les choses que j'ai charge de vous faire entendre! Interprète des sentiments qui amènent autour de vous les habitants de Plaquemines et de St Bernard et cet admirable groupe de dames, compagnes inséparables de la gloire, je viens saluer votre retour et vous offrir en leur nom un hommage digne à la fois de leur grande âme et de votre noble cœur. "Ils ont tous suivi, monsieur, avec une anxiété qu'accroissent les dangers de votre position, chacun de vos pas, chacun de vos actes, dans le drame important et terrible qui s'ouvrait il y a dix-huit mois à Vera Cruz, et dont la dernière péripétie vient de s'accomplir à Querétaro. Ils ont pu vous distinguer à l'éclat de vos savantes manœuvres et des brillants faits d'armes qui vous ont valu tant de renom à Contreras et à Chapultepec; et il n'est pas une de leurs mères ou de leurs filles qui n'ait tenu à l'honneur d'approcher de votre tente et de vous administrer les soins si touchants et si angéliques qu'elles seules savent rendre, le jour qui atteint à votre tour par les sort des combats, vous retourniez blessé de la Garita de Belen. Qu'ils vous revoient aujourd'hui avec joie, avec orgueil, et qu'ils son heureux en vous serrant la main de pouvoir montrer sur leur front, comme une des plus pures et des plus brillantes illustrations qui puissent assurer à la Louisiane une page glorieuse dans l'histoire de la dernière guerre!" Vous avez jeté trop d'éclat sur ces humbles paroisses, pour qu'elles n'aient pas à cœur de consacrer par un acte dont le souvenir restera, et leur estime pour votre caractère comme homme et comme citoyen, et leur admiration pour votre bravoure et votre génie comme soldat. La nation vous doit des récompenses qui ne sauraient vous faire oublier; nous nous contentons, nous, de vous offrir cette épée, assurés que nous sommes, que vous ne la ceindrez que pour une sainte cause, et qu'en vos mains elle contribuera aux gloires et

aux grandeurs de notre pays. Venez donc la recevoir, Monsieur. Autrefois, nous vous l'eussions présentée avec espoir, aujourd'hui nous vous la donnons avec confiance. Une jeune fille de la paroisse St Bernard s'est alors avancée vers le lieutenant et lui a remis le sabre d'honneur. Sur la lame sont gravés les mots suivants: "Présenté par les habitants des paroisses de St Bernard et de Plaquemines au lieutenant G. T. Beauregard, du corps des ingénieurs des Etats-Unis, pour la bravoure qu'il a déployée et les services qu'il a rendus dans les différentes batailles livrées entre Vera Cruz et Mexico—1848." C'est d'une main tremblante et le cœur rempli d'émotions que le héros de cette épée, emblaime de l'honneur et du dévouement. En passant par vos blanches et douces mains, elle acquiert à mes yeux une valeur que rien ne saurait égaler et que moi ne saurais payer! Cette épée qui m'est donnée par mes amis de Plaquemines et de St Bernard, comme un témoignage de leur admiration, est plutôt due à leur patriotisme et à leur généreuse amitié qu'à l'importance des services que, circonscrit dans ma sphère de lieutenant, j'ai pu rendre à la patrie sur le sol mexicain. Mais si elle n'est qu'un gage pour le passé, elle en sera un pour l'avenir; je vous le jure sur cette arme elle-même! Et si jamais les événements nous forcent à recourir aux maux et aux horreurs de la guerre, soit pour revendiquer l'honneur national ou pour assurer les intérêts du pays, alors, non seulement elle sera la première à sortir du fourreau, mais aussi la dernière à y rentrer! Les fatigues, les privations et les dangers par lesquels j'ai passé depuis dix-huit mois en combattant pour notre pays, sont plus que compensés par un pareil don, offert d'une manière si gracieuse et qui me laisse sous le poids de la reconnaissance! Mais je garantis à mes concitoyens sur l'honneur et la vie, que si "Venus me la donnée, Mars ne me l'ôtera pas!" Puis se tournant vers le reste de l'assemblée il a continué de la sorte: Mesdames et Messieurs. Aux paroles éloquentes de l'orateur qui vient de m'adresser des éloges immérités, sans doute, je ne puis trouver pour témoigner ma reconnaissance d'expressions qui soient à la hauteur de la circonstance et du cercle brillant qui m'entoure. Profondément touché de l'accueil flatteur et sympathique que vous me faites ici, je dois attribuer ce mouvement généreux, moins à mon humble mérite qu'au patriotisme qui vous anime. Par ce procédé délicat, vous encouragez, en effet, nos jeunes Louisianais, sur un appel de la patrie, à abandonner les douceurs du foyer pour les rigueurs et les périls de la vie des camps. En outre, vous prouvez au monde que si parfois les gouvernements républicains sont injustes ou ingrats, les parties intégrales d'une république ne le sont pas toujours. Je tâcherai, mesdames et messieurs, dans toutes les circonstances où ma carrière militaire pourra me placer, de me rendre digne de vous et de ce jour, le plus beau de ma vie, qui restera à jamais gravé dans mon cœur. Puissent ces sentiments si profonds dans mon âme, aidés de l'épée brillante dont vous daignez m'honorer, me servir de talisman dans les hasards de la guerre et

me conduire sans cesse dans le sentier de l'honneur et de la gloire. M. Soulé a pris la parole au nom de l'Etat et a trouvé de nobles inspirations pour féliciter M. Beauregard. La collation achevée, plusieurs toasts ont été portés, et la fête s'est terminée à 6 heures par un discours du capitaine Grayson.

La soeur de Collet d'Herbois.

Extrait de l'ABEILLE du 17 juillet 1848.

Il y a cinq ans, il existait encore à Paris quatre femmes historiques, quatre sœurs de conventionnels, la sœur de Robespierre, la sœur de Marat; la sœur de Camille Desmoulin; la sœur de Collet d'Herbois. Trois sont mortes à peu de distance l'une de l'autre; la dernière est restée, au temps où M. de Lamartine commençait à écrire les six volumes de son histoire, un jeune poète, M. Siméon Chaumier, prenait l'illustre écrivain par la main et l'emmenait mystérieusement dans les profondeurs de la cité. Rue de Glatigny, dans une maison de modeste apparence, une porte s'était ouverte, et les deux visiteurs avaient été introduits. Ils trouvèrent alors assise sur un fauteuil à la Voltaire une femme en cheveux blancs. En dépit du grand âge, il y avait encore des éclairs dans ses yeux et des restes d'une mâle beauté sur son visage. Collet d'Herbois avait laissé quelques pages de mémoires intimes à sa sœur. Ce comédien errant, devenu plus tard proconsul; cet homme qui renversait les murs de Lyon avec un marteau d'argent au souvenir des sifflets qui l'avaient jadis accueilli sur le théâtre de la ville, était un héros bon à surprendre en déshabillé, au double point de vue de l'histoire et du roman. M. de Lamartine a recueilli tout ce qui pouvait servir de matériaux à l'histoire; M. Siméon Chaumier a revendiqué tout ce qui pouvait devenir le butin du roman. Mlle Collet d'Herbois avait aussi une offrande à faire à la peinture. Elle conservait religieusement dans sa chambre à coucher, un petit portrait de son frère, peint par Greuze. Oui, cela est exacte. Greuze, qui a dessiné Marie-Antoinette, toutes les grandes dames du palais et les petits-maitres de l'Élil-de-Bourci, Greuze aussi a dessiné son frère, Collet d'Herbois, qui est aujourd'hui conservateur du musée du Louvre. Quant à la sœur de Collet d'Herbois, comme on lui demandait si une pension lui serait agréable: "J'ai mille francs de rentes et le souvenir de mon frère, répondit-elle, c'est assez. Une républicaine n'a besoin de rien de plus pour mourir en paix."

"Explosion à bord de la Princess."

Extrait de l'ABEILLE du 1er mars 1859.

Baton Rouge, 27 février.—Le steamer Princess a fait explosion ce matin devant la Pointe Conrad, en vue de Baton Rouge. Le bateau a pris feu après l'explosion et a brûlé. Il y avait 400 personnes à bord au moment du désastre; 200 sont perdues et ont disparu. Voici les noms: Un fils de W. B. Stuart, de Fayette, Miss.; M. Brandon, greffier de la cour, à Natchez; deux frères du nom de Marks, de Fayette, Miss.; James Yale et W. L. Glover, de Natchez; Coffey, de Grand Gulf; Dr Richards, de la Pointe Coupée; John M. Bell, de la Nouvelle-Orléans; H. W. Sherborne, Pointe Coupée; Charles Bannister, représentant de la Nouvelle-Orléans; L. Huard, représentant de la Nouvelle-Orléans; Capita Jackson et M. John Clark, Claxton et Taylor, de Baton Rouge. L'assistant-ingénieur de la Princess a été coupé en deux, et horriblement mutilé. Un des pilotes du steambot est au nombre des personnes perdues. Les personnes dont les noms suivent ont reçu de graves brûlures: Jas. Tzod, commis de la Princess; L. H. Lurty, L. D. Brewer et W. B. Philip, de Bayou Sara; M. M. Hall, Wilcox et Rodney; Jos. Clark, second commis; J. H. Scott, de Tensas; Auguste Lee, de Clinton; F. Surget, de Natchez; S. J. Hodges, de Franklin, Miss.; M. Cockburn, associé de la maison Oakley et Hawkins, de cette ville; MM. Harbour et Vigne, de Pointe Coupée; F. A. Cheatham, de Baton Rouge; George Evans, de Natchez; J. M. Carr, de Carthage; Philip Stephens, de Baton Rouge; H. B. Mur-

phy, de St Louis; Anderson, domestique de couleur; Sam Waits, de la Virginie; Edward Quig, barkeeper de la Princess; M. Baxter, de Rapides; Juge Hoyer et son neveu, F. D. Carneaux, MM. D. Murphy et Alley, de Baton Rouge, et C. M. Kingston, de la Nouvelle-Orléans.

Correspondance de "l'Abeille"

Extrait de l'ABEILLE du 14 janvier 1856.

Havane, 5 janvier 1856.

Rachel.

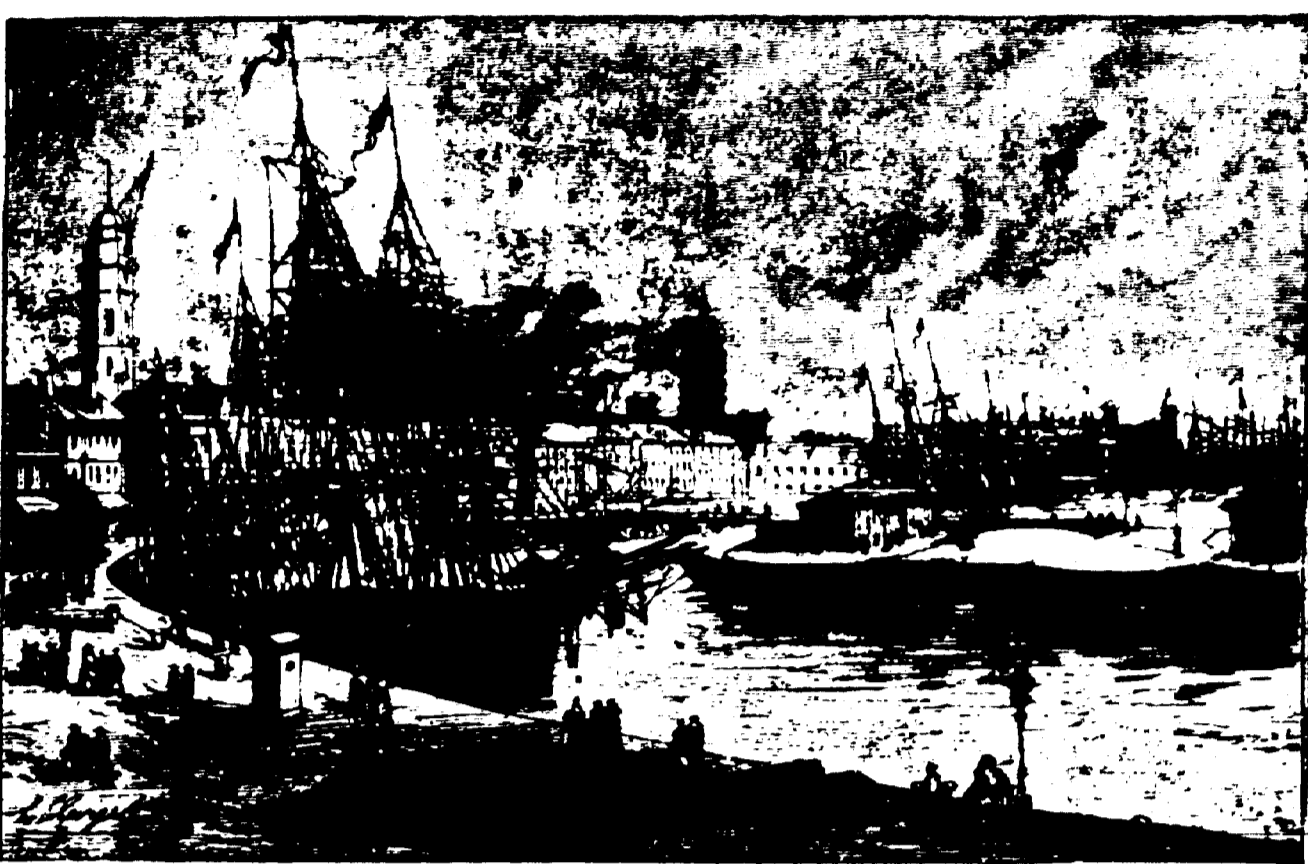
Messieurs de l'ABEILLE.

La nouvelle que je vais vous donner causera sans doute une vive affliction et un profond désappointement à votre population, surtout celle d'origine française. Rachel est sur le point de quitter l'Amérique pour retourner en Europe. Sa santé s'affaiblissant de jour en jour, les médecins lui ont d'abord recommandé le repos le plus absolu pendant trois semaines. Trois semaines, c'était beaucoup, car pendant ce temps il fallait pourvoir à l'entretien de la troupe, et l'on ne vit pas à bon marché à la Havane! La grande tragédienne a cru qu'elle pourrait reprendre ses représentations après quatre jours de repos, et l'on commença les répétitions. Rachel étudiait et répétait chez elle. Les quatre jours écoulés, l'illustre artiste comprit que les médecins avaient raison; il lui était impossible d'émettre le moindre son et l'auscultation donna un résultat fort peu satisfaisant. Les poumons étaient gravement affectés.



RACHEL.

Le frère et les sœurs de Rachel qui ne la croyaient pas aussi malade ont été consternés. L'union du repos fut renouvelée, et comme l'hôtel de M. LeGrand, où se trouvait la tragédienne, est situé dans un quartier bruyant, il fut décidé qu'elle se transporterait ailleurs. Les invitations plurent alors de tout côté: quiconque avait une maison de campagne la mettait à la disposition de Rachel qui choisit celle du Théâtre Tacón. Elle partit le matin de bonne heure pour la villa du directeur, où l'on avait fait tous les préparatifs nécessaires pour la recevoir. Le second jour, grâce aux soins intelligents et à l'affectueux dévouement de la dame et de la demoiselle de la maison, elle éprouvait un mieux sensible, mais soit qu'elle commit une imprudence, soit que l'amélioration dans l'état de sa santé ne fût qu'apparente, le quatrième jour elle eut des crachements de sang. Ce symptôme alarmant l'a décidée à profiter du premier steamer pour aller à New York et de là s'embarquer pour l'Europe. Rachel perdit ici plus de \$15,000. Elle a eu à payer un mois de loyer de théâtre, \$12 par jour à l'hôtel pour un mois, et le salaire de sa troupe. La grande artiste, indépendamment de ses souffrances physiques, a éprouvé un profond désappointement: elle fondait de magnifiques espérances sur son voyage à la Nouvelle-Orléans; elle comptait sur une série de brillantes et lucratives représentations; elle s'attendait à d'enthousiastes ovations de la part de la population créole et française de la Louisiane. D'une autre part, elle songe avec douleur que la Ristori cueille à Paris les lauriers qui lui étaient autrefois réservés à elle seule; elle craint l'inconstance de ses compatriotes et, puisqu'elle ne peut continuer en Amérique la série de ses représentations, il lui tarde de se retrouver sur le théâtre de ses anciens succès. Mais y arrivera-t-elle vivante? Là est la question. P. S.—Je vous ai dit que Rachel partirait d'ici pour New York. Elle a changé d'avis: elle s'embarquera directement pour l'Angleterre d'où elle passera en France. Les journaux de cette ville doutant de la réalité de sa maladie, l'ont priée de déclarer elle-même si c'était bien l'état de sa santé qui la forçait de quitter la Havane sans y donner de représentations. Le directeur du



Le yacht de Louis-Philippe.

théâtre de Villanueva (l'Opéra) a prié la tragédienne de laisser sa troupe donner trois ou quatre représentations: Rachel a refusé.

LOUIS-PHILIPPE

Extrait de l'ABEILLE du 1er avril 1848.

Où est Louis-Philippe? Où fixera-t-il sa retraite? Ces deux questions sont posées par bien des journaux et chacun la résout à sa façon. Quelques journaux anglais avaient annoncé le 25 février, l'arrivée de l'ex-monarque fugitif à Folkstone et même à Londres. Mais ce bruit est démenti par le "Times" du 26. Les dernières nouvelles de France annonçaient que la famille royale avait passé à Versailles, se dirigeant sur Eu. Nous croyons que c'est là, en effet, qu'elle aura cherché sa première retraite, non seulement parce qu'elle gisent toutes ses affections de famille, mais encore parce que la mer en baïne le rivage, et que sur cette mer est un yacht tout prêt à mettre à la voile. Ce yacht est le même que Louis-Philippe envoya à la reine Victoria pour l'amener à Eu, et il portera probablement son propre maître en Angleterre, le jour où celui-ci ne sera plus en sûreté dans son château. Si la république s'établit en France, Louis-Philippe emportera probablement avec lui, sur la terre étrangère, les restes mortels du duc d'Orléans, de la princesse Marie, ses enfants, et de la princesse Adélaïde, sa sœur, pour qu'ils ne soient pas exposés aux mêmes outrages populaires que ceux des rois ses prédécesseurs. Mais nous ne croyons pas qu'il fixe ses pénates errants sur le sol de l'Angleterre; ce n'est pas le désirera que le médisant, suivant toute probabilité, pour ne pas donner d'ombrage à la république sa voisine. Le cas échéant, la terre d'Amérique, le sol libre des Etats-Unis, deviendrait le lieu d'asile le plus sûr et le plus hospitalier pour Louis-Philippe; il finirait ainsi sa carrière à cette même école de l'exil qui lui a servi de début, mais dont les leçons ont été malheureusement perdues pour lui. Cet événement est si probable que beaucoup de gens le croient même déjà passé à l'état de fait accompli. Le bruit a couru que Louis-Philippe était arrivé à New York par le dernier steamer, et qu'il était logé dans la Seizième rue. New York verra quelque jour dans ses murs un congrès de jour détronés. Ce sera le dernier hommage de la monarchie à la république, du passé à l'avenir.

AFFREUSE CATASTROPHE.

La Dernière Ile Engoutie—Cent trent-sept Victimes!!

Extrait de l'ABEILLE du 14 août 1856.

Une lamentable nouvelle a été apportée hier soir à la Nouvelle-Orléans par le convoi du railway de Opelousas. La Dernière Ile, située dans le golfe du Mexique, au sud de la paroisse de Terrebonne, et à environ douze milles de la côte, a été engoutie au milieu du terrible ouragan de dimanche dernier. Voici les détails que nous avons pu nous procurer. Dimanche dernier, de bonne heure, le bateau à vapeur Star, qui fait deux fois par semaine le voyage entre le Bayou Bœuf, à l'extrémité du chemin de fer des Opelousas, et la Dernière Ile, arriva comme de coutume à son mouillage avec un certain nombre de touristes. Il jeta l'ancre dans une petite anse, à l'extrémité occidentale de l'île, où se trouve l'hôtel et où sont groupées les maisons de plaisance. Ces maisons appartiennent presque toutes à des planteurs des Attakapas qui y viennent passer une partie de l'été. Le vent qui avait été impétueux pendant toute la journée de dimanche, souffla avec une violence inouïe pendant la soirée, et les eaux du golfe furent par l'ouragan s'élevèrent de seize à dix-sept pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Des vagues énormes déferlaient avec furie sur la plage, et il devint bientôt évident qu'elles allaient couvrir l'île. On estime à environ 357 le nombre des personnes qui se trouvaient dans les hôtels et les maisons de plaisance. L'alarme s'étant répandue parmi elles, deux cents environ se réfugièrent à bord du Star. Les autres se croyant en sûreté dans leurs mai-

verses associations de la Nouvelle-Orléans, les sociétés de bienfaisance et autres, etc., etc. Si l'admirable temps qui régnait depuis deux semaines se maintient, on peut s'attendre à une fête magnifique. Toute la ville sera dans les rues pour la contempler. Un grand nombre de personnes de l'intérieur de la Louisiane et un nombre encore plus considérable de citoyens des Etats voisins et d'étrangers en général se sont rendus à la Nouvelle-Orléans pour y assister. Le cortège se mettra en route à 10 heures précises, et parcourra les rues Royale jusqu'à la rue Ste Anne, la rue Ste Anne jusqu'à la rue Chartres, la rue de Chartres jusqu'à la rue du Camp, la rue du Camp jusqu'à la rue Julie, la rue Julie jusqu'à la rue St Charles, et la rue St Charles jusqu'à la rue du Canal où aura lieu la cérémonie de la pose de la première pierre. Le monument, on le sait, doit être construit dans le quadrilatère formé par la jonction des rues Royale, St Charles et Canal. Un discours sera prononcé. Avant ou après ce discours sera chantée en chœur par tous les artistes du Théâtre d'Orléans et avec accompagnement d'orchestre, une cantate patriotique dont les paroles sont de M. Dominique Rouquette et la musique de M. E. Prevost, l'habile chef-d'orchestre du Théâtre d'Orléans. M. Rouquette, dont on connaît le remarquable talent poétique, avait d'abord composé une ode qu'il lui a fallu modifier après coup pour l'adapter à la musique.

Les appréhensions de ceux qui avaient cherché une retraite à bord du bateau à vapeur ne tardèrent pas à se réaliser. La tempête augmentant à chaque instant de violence la mer envahit tout à coup l'île et la couvrit d'un bout à l'autre! Toutes les maisons furent balayées en un clin d'œil par les vagues furieuses qui broyèrent et déracinèrent les arbres mêmes. Environ "cent trent-sept" personnes périrent dans leurs demeures. On ne connaît pas encore les noms de toutes les victimes. On cite ceux de la famille Como, de la famille Muggah, de M. Bannion Thibodeaux, de M. Claudborne Thibodeaux, du Dr Scudvy (de Thibodeaux), de Thomas Ellis (planteur de Terrebonne), de M. Hart (de la Nouvelle-Orléans), et de M. G. F. Connelly. Nous ne faisons que reproduire les bruits qui nous sont parvenus; Dieu veuille que la plupart des personnes que nous venons de nommer aient échappé au désastre! Le Star, emporté par le tourmente, fut poussé à terre, et traversant les deux tiers de la largeur de l'île, s'arrêta sur les débris de l'hôtel. Sans cet obstacle providentiel, ils eussent été entraînés en pleine mer et eussent été engloutis. Quoiqu'il en soit, ce n'est plus qu'une épave; tout ce qui s'élevait au-dessus de l'eau a disparu, et il ne reste du bateau que la coque. Sur ce débris sont réunies environ deux cents personnes en proie aux souffrances de la faim et de la soif. Plusieurs d'entre elles ont été assez grièvement blessées. Un bateau à vapeur, le "Major Aubry", qui se trouvait dans la baie de Berwick, a été envoyé à leur secours. Puisse ou ciel qu'il soit arrivé à temps pour arracher à la mort les malheureux naufragés! Nous apprenons avec plaisir que M. Hughes, président de la compagnie du chemin de fer des Opelousas, a donné ordre que tous les soins nécessaires leur fussent prodigués à leur arrivée au Bayou Bœuf. Plusieurs embarcations qui ont tenté, pendant la tourmente, de se rendre sur le lieu du sinistre, pour porter secours aux habitants de l'île, ont péri corps et biens. M. Antonio Como, dont nous avons plus haut cité le nom, se trouvait dans l'île avec sa femme et ses cinq enfants. Pendant la soirée de dimanche, il se rendit à bord du Star pour voir s'il n'y pourrait pas mener sa famille. A peine y mettait-il les pieds que l'île disparaissait sous l'eau. Quelques minutes avaient suffi pour le séparer à jamais de tous ceux qu'il chérissait. Cette malheureuse famille était de Pattersonville, paroisse Ste-Marie. Le capitaine F. Muggah, qui a péri avec toute sa famille, commanda autrefois le "Catherine Hayes" et plusieurs autres bateaux qui faisaient les voyages entre la Nouvelle-Orléans et les Attakapas. La Grande Ile est en ce moment couverte de cinq pieds d'eau. Elle a été submergée il y a vingt huit ans, mais depuis cette époque aucun sinistre n'y avait eu lieu. Elle a vingt-huit milles de longueur et environ un mille de largeur. C'était une des îles les plus agréables du golfe. Voilà les seuls détails qui nous soient parvenus jusqu'à ce moment. Nous en recevons probablement de plus complets aujourd'hui. Le Grand Caillou, petite île située dans le voisinage de la Dernière Ile, a dû être également submergée; il s'y trouvait un assez grand nombre de personnes, mais nous n'avons encore aucune nouvelle de cette localité.

Monument en l'honneur de Henry Clay. Pose de la première pierre. Extrait de l'ABEILLE du 12 avril 1856. C'est aujourd'hui qu'a lieu la cérémonie de la pose de la première pierre du monument que les citoyens de la Nouvelle-Orléans se proposent d'élever en l'honneur de Henry Clay. Les solennités sera plus brillante encore, nous assure-t-on, que celle de l'inauguration de la statue de Jackson. Le cortège se composera de quatre divisions comprenant la Légion de la Louisiane et toutes nos compagnies de volontaires, les autorités civiles et militaires de la ville et de l'Etat, tous les corps constitués, le clergé, les di-